Trivium

Revue franco-allemande de sciences humaines et sociales - Deutsch-französische Zeitschrift für Geistes- und Sozialwissenschaften

28 | 2018

Capitalisme

Gérer le futur. Réflexions pour une historicisation du capitalisme à la lumière de la praxéologie

Thomas Welskopp

Traducteur : Anthony Andurand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/trivium/5759>

DOI : 10.4000/trivium.5759

ISBN : 1963-1820

ISSN : 1963-1820

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Référence électronique

Thomas Welskopp, « Gérer le futur. Réflexions pour une historicisation du capitalisme à la lumière de la praxéologie », *Trivium* [En ligne], 28 | 2018, mis en ligne le 30 juillet 2018, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/trivium/5759> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/trivium.5759>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Trivium* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Gérer le futur. Réflexions pour une historicisation du capitalisme à la lumière de la praxéologie

Thomas Welskopp

Traduction : Anthony Andurand

NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous remercions M. Thomas Welskopp ainsi que la revue *Mittelweg 36* de nous avoir accordé l'autorisation de traduire ce texte pour le présent numéro.

Wir danken Herrn Thomas Welskopp sowie der Zeitschrift *Mittelweg 36* für die freundliche Genehmigung, diesen Artikel in französischer Übersetzung zu publizieren.

I. Discours sur le capitalisme

- 1 Depuis au moins l'explosion de la bulle de l'immobilier et des hypothèques et la crise financière qui s'ensuivit en 2008, l'histoire du capitalisme est à nouveau *en vogue*. L'impression s'impose cependant que nombre des contributions proposées récemment dans ce champ n'ont fait que verser des millésimes de vins anciens – et pas seulement les meilleurs – dans de nouveaux fûts. On ne peut véritablement percevoir à ce jour, du moins, ni une valeur ajoutée dans l'analyse, ni un effort conceptuel renouvelé, ni même la formulation d'un réel intérêt scientifique pour la « résurgence d'un concept historique¹ ». Est-il possible que cette « résurgence » du capitalisme dans l'histoire contemporaine ne consiste simplement en la réapparition d'un « revenant » cadavérique ?
- 2 Il s'avère en tout cas que l'entreprise « Histoire du capitalisme 4.0 » répond à un malaise social, que Nancy Fraser a résumé sans détour : « Ce que font apparaître tous les discours sur le capitalisme, en quelque sorte comme autant de symptômes, c'est le

sentiment grandissant, l'intuition que les maux les plus divers qui nous tourmentent – qu'ils soient financiers, économiques, écologiques, politiques, sociaux – peuvent tous être ramenés à la même racine² ». Si pertinente que soit l'analyse, assurément, l'objet de ce diagnostic social n'en demeure pas moins vague. Le « malaise » et les « intuitions » ne reflètent-ils pas davantage une méconnaissance publique largement répandue, une ignorance sociale, en quelque sorte une ingénuité, ressentie comme de la naïveté, vis-à-vis des mécanismes économiques dans nos sociétés ? Sur le plan historique, ces sentiments pourraient certainement être interprétés moins comme une mise sous tutelle volontaire, menée à grands pas, que comme l'effet à long terme d'une sédation idéologique, d'abord massive (sous le signe de l'anticommunisme), puis insidieuse, sublimée dans le subconscient collectif. Il conviendrait à l'avenir d'explorer encore plus précisément, sur le plan historique et sémantique, le langage associé à cette sédation, envisagée comme la sédimentation dans la mémoire collective de formules pro-capitalistes et de dissimulations euphémistiques (« économie sociale de marché »).

- 3 Que peut donc offrir, dans le meilleur des cas, une analyse historique du capitalisme tournée vers des résultats productifs, si l'on laisse de côté l'objectif indéfiniment inaccessible d'un système alternatif, quelles que soient sa nature et la manière dont il est susceptible de se concrétiser ? J'entends par là des descriptions très précises de la manière dont nous engendrons, en tant que sujets du monde moderne au sens strict, nos activités économiques, ainsi que l'expansion consécutive de cette logique économique dans des domaines de la vie toujours plus larges, à travers l'interaction collective et dans nos relations réciproques ; de la manière dont nous pourrions fonder, à chaque fois que nous effectuons, renouvelons et stabilisons des transactions aussi banales que celle qui consiste à aller chercher des croissants le matin, une forme praxéologique de critique du capitalisme, potentiellement forte dans son impact. Ce serait une nouvelle manière de créer une sensibilité pour les pratiques quotidiennes dans le contexte du capitalisme, une réédition des Lumières en un sens économico-politique, qui pourrait aiguiller les initiatives politiques, notamment sur le terrain délaissé de l'exigence de justice et d'égalité, vers des chemins d'avenir concrets, par-delà toute utopie. Au final, on pourrait imaginer relancer ainsi l'économie politique, à partir d'une perspective de théorie sociale actuelle.
- 4 Que peut-il y avoir derrière ce processus, que l'on ne peut reconstituer qu'historiquement, d'une amnésie collective progressive en matière de capitalisme ? Si on laisse de côté, pour le moment, les techniques médiatiques des groupes de pouvoir et d'intérêt capitalistes, tantôt séduisantes, enjôleuses, engageantes, vendeuses de rêve, tantôt intimidantes, menaçantes, froidement discriminatoires, manipulatrices, chargées d'idéologie et de propagande, suffisamment de raisons apparaissent pour conclure à la « misère de la théorie du capitalisme » elle-même, telle qu'elle existe depuis plus de deux cents ans. Dans un lumineux état de la question, Friedrich Lenger a récemment reconstitué, de manière convaincante, les lignes de continuité à l'œuvre dans l'évolution des théories jusqu'à la « nouvelle » histoire du capitalisme³. Selon lui, les problèmes structurels propres aux analyses historiques du capitalisme, dont l'origine se trouve dans les similarités que présentent les approches théoriques sur lesquelles elles s'appuient, sont – naturellement en forçant le trait de manière polémique – endémiques :
- 5 *Premièrement*, les théories du capitalisme se différencient en ce qu'elles abordent son développement, qu'elles évaluent sa durabilité (qui ne doit reposer sur aucune

justification positive), ou bien qu'elles formulent d'une manière ou d'une autre le pronostic de sa fin nécessaire ; mais elles ont pour point commun de ne pas tenir compte, précisément, des liens qui unissent ces éléments et ces phases. Cela signifie que les théories du premier type sont enclines à présenter l'évolution (historique) du capitalisme comme l'histoire de l'épanouissement d'un système qui, une fois complètement établi, continue de régner dans un futur éternel, comme placé hors de l'histoire, par-delà toutes les crises et tous les doutes. Les approches du deuxième type constituent des histoires du système capitaliste, qui prennent pour point de départ l'idée d'une durabilité indéterminée – et par là illimitée – de cet ensemble économique et social, ou bien l'élèvent tout simplement, de manière implicite, au rang de présupposé fondamental de toute pensée économique. La « naturalisation » anhistorique du capitalisme en tant que forme élémentaire de la vie économique constitue tout simplement la loi fondamentale de l'économie scientifique établie d'aujourd'hui. Quant au troisième genre de théorie, il souffre, c'est bien connu, de l'échec des diverses prévisions de déclin, étant donné que, malgré toutes les crises, le capitalisme est encore là, et il semble même tirer des phénomènes de crise qui l'affectent et des produits de sa propre décomposition de nouvelles forces et un certain potentiel de renouvellement, en bricolant sur les décombres des diverses dépressions et catastrophes économiques les modèles commerciaux à venir. Les théories et les histoires du capitalisme développées jusqu'ici ne nous offrent donc pas une véritable historicisation du capitalisme.

- 6 Pour cette raison, *deuxièmement*, une bonne partie des approches du type mentionné sont certes conçues de manière historique, mais seulement afin de reconstituer, avant tout, la formation d'un système capitaliste qui perdure ensuite de manière anhistorique, ou bien afin de prédire, souvent dans le cadre des théories des phases, la finitude du capitalisme inscrite dans l'histoire, sans accorder une attention et des efforts particuliers aux liens et aux relations de cause à effet que l'on peut déceler. En fin de compte, la tendance la plus récente conduit soit à l'élaboration d'une typologie des divers « capitalismes » (« varieties of capitalism »), soit à l'identification d'une multiplicité de phases du capitalisme historiquement autonomes (« capitalisme commercial », « capitalisme sauvage », « capitalisme de guerre » de Sven Beckert, « capitalisme industriel », « capitalisme organisé », un revenant des années 1970, « capitalisme financier », etc.), toutes erronées d'un point de vue historique, dans la mesure où il est difficile d'établir des distinctions précises et où ces efforts de différenciation éludent au final la question de savoir ce qui est alors véritablement permanent et formellement inscrit dans le capitalisme. Par ailleurs, la question de savoir dans quelle mesure le capitalisme est effectivement soumis à une évolution historique et ne constitue donc pas un processus qui implique en tant que tel, par définition, une reproduction dans le temps installée dans la durée, reste ouverte⁴.
- 7 *Troisièmement*, pour terminer, les théories et les histoires du capitalisme développées jusqu'alors partagent la tendance qui consiste à « le » présenter, le capitalisme, comme un système placé au-dessus des individus, voire comme un organisme doté d'une vie propre, qui réduit les acteurs économiques impliqués au rang de marionnettes dépourvues d'entendement, au service d'une mystérieuse volonté globale centralisée et qui aspire à une expansion illimitée dans le temps et dans l'espace, occupant le monde du vécu dans son ensemble. Cette image renvoie au fond au *topos* cinématographique des organisations placées sous la direction centralisée et fortement hiérarchique de crapules tout droit sorties de la série des James Bond, qui aspirent à dominer le

monde – ce qui montre aussitôt que nous courons le risque de diaboliser (et d’une certaine manière de minimiser, mais aussi d’idéaler) le phénomène, plutôt que de le rendre accessible à l’analyse. La social-démocratie allemande, à ses débuts, a décrit le capitalisme – ou plutôt le danger d’une domination sans entrave de la « libre concurrence », ainsi qu’on l’appelait alors – dans des termes pathologiques évoquant un « cancer » dans la société, ou bien l’a traité, « lui », de « vampire » suçant peu à peu le « sang » des travailleurs⁵. Toutefois, même les théories « rationalistes » ultérieures du capitalisme ont alimenté, à travers le concept de système, l’idée d’un organisme global, supra-collectif, commandé du moins par un ADN central, et la diffusion des fantasmes de gestion développés par la cybernétique depuis les années 1950 n’a fait elle aussi qu’ajouter à cette image un degré supérieur de complexité finalement accessoire. Au-delà de la théorie, autrement dit dans la rhétorique quotidienne véhiculée par les médias, les éléments essentiels du capitalisme, perçu comme cet obscur « marché » qui posséderait ses propres lois, que l’on ne saurait enfreindre impunément, encore moins par le biais de tentatives politiques de régulation, sont involontairement traités comme des entités organiques. Cependant, alors que l’on peut prédire que la vie d’un organisme s’achève globalement par la mort, cet usage linguistique paraît garantir au « marché » et au « capitalisme », sur le plan sémantique, la vie éternelle.

- 8 Une histoire véritablement nouvelle du capitalisme, adossée à l’ambition de développer une théorie historique au moyen de laquelle on pourrait écrire des études historiques empiriques portant sur des ensembles de pratiques (par exemple des études historiques, légèrement recentrées, portant sur des entreprises, des études historiques sur les chaînes de valeur, les lignes de produits, sur le recyclage et la réutilisation des objets, sur les formes de travail, les rapports de travail et les relations industrielles, sur le savoir ainsi que le traitement et la diffusion par les médias du pouvoir et de la compétence économiques), devrait envisager le développement du capitalisme comme un processus *historique* ininterrompu qui, une fois accompli, ne peut simplement s’inscrire dans la durée d’un système activé machinalement, mais qui conserve sa contingence en tant que trait structurel – jusque dans le futur.
- 9 Toutefois, il est plus important encore – et c’est ici qu’intervient le recentrage praxéologique opéré dans ce domaine thématique – de changer l’optique de notre recherche historique, depuis l’image du « capitalisme comme système » (conçu comme un organisme impersonnel) vers celle du capitalisme comme un ensemble et comme l’effet de multiples pratiques sociales. Cela revient avant tout à prendre acte, sur le plan méthodologique, du fait que le « capitalisme » ne saurait prétendre qu’il s’adosse à un pilotage centralisé, à un organe de pilotage placé en son centre, ni même à un quelconque centre. Il existe de nombreuses formes d’institutions et des institutions qui introduisent, comme un algorithme, une tonalité capitaliste au sein des formes prédominantes d’activités économiques, mais aucune d’elles ne représente « le » capitalisme dans sa totalité, comme un système global. L’individualisation des acteurs de l’économie, au sein d’un réseau relationnel potentiellement entièrement décentralisé, était précisément une condition essentielle – sinon la condition essentielle – pour qu’apparaisse dans le monde moderne un mode capitaliste de la vie économique et qu’il puisse pratiquement s’étendre, à partir de là, à l’échelle du monde entier.
- 10 Il faut donc procéder à un recalibrage de la perspective vers une histoire des institutions centrée sur les acteurs, vers une histoire portant sur des ensembles de

pratiques sociales, qui sont spécifiquement tournées vers le capitalisme ou bien qui incarnent des pratiques purement capitalistes – « incarnent » au sens propre du terme. Pour se faire, il conviendrait de placer au premier plan non seulement la déconstruction du concept de « capitalisme » comme système, mais aussi l'horizon d'une reconstitution du caractère systématique des pratiques capitalistes, à partir d'une perspective attentive aux acteurs et centrée sur les institutions.

II. Que vaut la praxéologie ?

- 11 Ce serait déjà un anachronisme que de parler, à ce jour, d'un « tournant praxéologique ». Ce tournant est en effet à l'œuvre dans l'historiographie depuis déjà une bonne dizaine d'années. Dans les faits, l'élan impulsé par ce tournant s'est depuis longtemps estompé, tout en se manifestant – ce qui est le plus important – non seulement dans des textes programmatiques, mais aussi et surtout dans des descriptions empiriques. Ce faisant, la praxéologie est apparue, en règle générale, comme une perspective post-poststructuraliste très féconde. Ceci, notamment parce qu'elle se présente, en avançant sur la pointe des pieds et sans prétention, comme un arsenal de concepts ouvert et qu'elle ne promet aucune panacée théorique, du moins pas avant qu'une relève de jeunes historiens se mit en tête de réinventer la roue – ce qui, il est vrai, à l'heure de « l'université entrepreneuriale » et dans un souci de valorisation, est hautement compréhensible et s'accorde ainsi parfaitement avec notre propos⁶.
- 12 La praxéologie n'est pas une méthode et encore moins un modèle explicatif pour rendre compte de phénomènes historiques concrets. Il s'agit d'une perspective de théorie sociale sur des objets historiques, qui appréhende conjointement ces phénomènes comme un complexe d'interactions humaines. Cela revient à envisager les phénomènes sociaux historiques autrement qu'à partir d'une perspective formulée en termes de système appliquée par le haut et à interroger la force anonyme qui anime les processus à l'œuvre, en les ramenant aux effets produits par des formes de pratiques contingentes développées par les acteurs impliqués, qui dans le monde moderne agissent expressément comme des sujets⁷.
- 13 La praxéologie en soi ne possède donc aucunement un pouvoir explicatif supérieur pour notre questionnement lié à l'analyse minutieuse du capitalisme. Par la perspective renouvelée qu'elle propose sur l'objet concerné, elle offre cependant de nouvelles possibilités de compréhension. On lui prête la capacité de dépasser un triple dualisme, opposant la *structure* et l'*agency*, l'« individu » et la « société » (plus exactement le « sujet » et le « collectif »), ainsi que l'« esprit » et la « matière ». Ceci est assurément défini de manière précise. Cependant, ce que cette perspective de théorie sociale fait apparaître de particulièrement prometteur en matière d'analyse historique du capitalisme s'étend au-delà de la possibilité de dépasser des dualismes douteux. L'élément central réside dans la reconceptualisation du capitalisme à partir d'une perspective centrée sur les acteurs, c'est-à-dire comme un ensemble et comme l'effet sans cesse renouvelé de pratiques sociales spécifiques, reliées entre elles. Par suite, il ne s'agit pas pour autant de s'éloigner complètement des questions classiques, ni même de renoncer à la tentative d'expliquer le capitalisme en tant que système, en le diluant pour ainsi dire dans une mer de pratiques plus ou moins cohérentes. Ce serait capituler devant la tâche.

- 14 Il s'agit bien plutôt de rendre le capitalisme intelligible à partir d'une perspective centrée sur les acteurs, de le décrire historiquement comme un ensemble de pratiques concrètes, afin de le reconstituer sur le plan systémique, au final, comme l'interdépendance récursive de pratiques humaines : autrement dit, non comme un système de nature « organique », mais comme la combinaison d'interactions humaines, à leur tour reliées entre elles. Il s'agit en fin de compte non d'abandonner le concept de capitalisme conçu comme système, mais de le reformuler à partir d'une perspective centrée sur les acteurs.

III. Quelles sont les implications en matière d'analyse historique du capitalisme ?

- 15 Nous devrions tout d'abord nous départir délibérément d'une conception mécanique ou organisationnelle de l'idée de système, en déplaçant la perspective, pour le dire familièrement, du regard surplombant à l'analyse en rase-motte. L'élément central devient alors que les acteurs humains sont depuis toujours engagés dans des activités économiques, dans des formes plus ou moins organisées. Toutes ces activités – le travail, la nécessité d'assurer sa subsistance, la production, le commerce, le transport, la vente, l'achat, la consommation, la construction d'infrastructures – ont toujours existé, sous les formes les plus diverses, certes, mais non de sorte que le simple rattachement à une époque suffise à les qualifier de capitalistes. Il convient donc, dans le cadre de cette perspective « ascendante » (*bottom-up*), d'identifier la marque spécifique du capitalisme durant le passage à l'économie moderne. Il s'agira également de repérer et de décrire des formations de pratiques spécifiquement capitalistes, et ce, précisément, par le fait qu'elles « incarnent » – il convient là encore de prendre le terme au sens littéral – des principes d'action capitalistes.
- 16 Par conséquent, en vertu de cette conception, nous devons concevoir le « capitalisme » non comme un « système économique », ou bien, ainsi que l'a proposé Wolfgang Streeck, comme une « formation sociale », mais comme un *mode spécifique d'action économique et sociale*, comme une « façon » de faire ces choses dans le contexte du monde moderne⁸. Cette interprétation doit s'accorder avec l'influence totalement décentralisée et ininterrompue « du » capitalisme, et permet ainsi de l'analyser, sur le plan historique, comme l'effet toujours renouvelé et contingent d'innombrables pratiques collectives et liées à la division du travail. À ce titre, on n'a toujours affaire – à plus forte raison si l'on l'envisage à l'échelle globale – qu'à des instantanés historiques du « système » qu'est le capitalisme. Malgré cela, il apparaît dans son caractère systématique, quoique seulement comme une sorte de schéma, de modèle, qui permet de voir comment les formes et les formations de pratiques se rattachent les unes aux autres. Un mode s'appuie sur un principe fondamental, qui ne façonne pas les pratiques les plus diverses, mais les aligne les unes avec les autres de manière récursive. Dans ce cas, cela aiderait à déterminer les différences avec d'autres modes économiques, qui sont antérieurs ou qui subsistent ailleurs. Ce moment est le regard spéculatif tourné vers le futur propre à l'action économique et sociale dans le monde capitaliste moderne.
- 17 Le dynamisme et la viabilité du capitalisme dépendent des initiatives, conçues comme individuelles, des sujets économiques dans les sociétés modernes, de leurs innombrables décisions en matière de sélection et de répartition. On différencie, on

crée, on modifie, on sélectionne et on rejette en permanence. Ces pratiques constitueraient déjà en soi une source suffisamment abondante pour générer une dynamique d'expansion. La transformation à grande vitesse qui caractérise le capitalisme ne tient toutefois qu'à son régime moteur élevé, puisque toutes les décisions en matière de sélection et de répartition sont spéculatives et se rapportent donc à un futur contingent. Si ce n'était pas le cas, nous aurions en effet affaire à une « comptabilité rationnelle du capital » au sens plein du terme, pour reprendre la lecture weberienne, et il n'y aurait pas d'initiatives infructueuses, pas de décisions erronées en termes de sélection, pas de mauvaise répartition et pas de destruction de ressources. Les décisions se fondent davantage sur des attentes, sur des anticipations, qui visent un futur envisagé (ou imaginé) comme un présent à venir⁹.

- 18 Le capitalisme peut par conséquent être compris comme un mode dominant de la vie économique dans le monde moderne, qui par l'utilisation systématiquement projective de ressources engendre des activités économiques, et ce, dans l'anticipation spéculative – ou bien dans l'attente – d'un résultat qui dépasse l'ampleur des ressources mobilisées (profit). Dans un passage relativement méconnu, Karl Marx a défini le capital comme des « fonds avancés », autrement dit « avancés » dans l'attente qu'ils soient plus qu'amortis à travers le profit généré¹⁰. Il s'agit de capital circulant sous une forme monétaire, qui est transformé en capital concret – en capital constant (installations, machines) et en capital variable (travail) – et peut s'alimenter aux sources les plus diverses, comme le crédit (notamment bancaire), l'émission d'actions et d'autres types de parts, ou encore le réinvestissement des profits déjà générés. Le caractère « avancé » est commun à chacune de ces sources. Et toutes ces sources « avancent » le capital dans l'attente d'un profit qui dépassera au moins les ressources mises en œuvre à l'issue d'une certaine période de temps : ce gain réside dans les intérêts dans le cas d'un crédit dans les dividendes dans le cas des actions et des parts, ou dans le profit supérieur au profit préalablement réalisé dans le cas du réinvestissement des bénéfices (financement interne).
- 19 En déclinant l'analyse au niveau des acteurs individuels, Jens Beckert a fait des « quatre C du capitalisme » (*four Cs of capitalism*) les forces dynamisantes qui garantissent l'institutionnalisation de transformations permanentes (mais non continues) et se caractérisent en ce qu'elles sont tournées vers un futur qui n'est pas encore devenu du présent, mais qui est imaginé comme présent : le *credit* (« crédit »), la *commodification* (« marchandisation »), la *creativity* (« créativité ») et la *competition* (« concurrence »)¹¹. Si le « crédit », conçu comme des « fonds avancés » en vue de la capitalisation, a été identifié comme un trait essentiel du capitalisme, notamment dans le cas où il est injecté dans le domaine de la production (aujourd'hui, il conviendrait également d'analyser l'importance que revêt dans le système son irruption dans le domaine de la consommation), il convient également d'aborder sa capacité à créer sur le long terme des relations économiques et sociales dont la finalité consensuelle réside dans le futur. Le crédit anticipe donc des contrats internes aux organisations (par exemple des contrats de travail) conçus comme une forme contractuelle du marché, qui est dans les faits ponctuelle et finie, mais qui, parce qu'elle s'étend jusqu'à un temps futur, revêt dans la sphère des organisations les traits de « contrats relationnels ». Les relations de créditeurs-débiteurs présupposent naturellement une économie monétaire pleinement développée. Au sein d'un tel système, les activités économiques futures du débiteur se voient assigner un objectif clair, à savoir le remboursement par le débiteur grâce aux excédents réalisés. L'histoire du XIX^e siècle montre comment l'action

étatique a dû fortement veiller à garantir sur le plan institutionnel la crédibilité des remboursements, de façon à ne pas diminuer l'intérêt à investir. Le capitalisme n'aurait pas été possible avec l'emprisonnement pour dettes¹². Aaron Sahr, en s'appuyant précisément sur une perspective praxéologique, a radicalisé cette position en soulignant la propension du crédit à créer des liens, qui, seulement dans le cadre du capitalisme, concilient selon les cas les marques de confiance nécessaires – à travers des perspectives d'avenir se traduisant dans la pratique – et les inévitables manifestations de méfiance – à travers un scepticisme quant à l'avenir faisant entrave au paiement –, selon une logique qui peut naturellement aussi se transformer en un nouveau déséquilibre. Si le « crédit », chez cet auteur, acquiert ainsi le statut de facteur « para-économique », c'est-à-dire indépendant des vicissitudes conjoncturelles (alors même que les créanciers individuels peuvent bien entendu échouer et notamment déclencher ainsi des crises du système), c'est surtout la monnaie qui, selon lui, dans le passage au capitalisme, change de fonction, en passant du statut de réserve de valeur matériellement accumulable à celui de promesse de paiement uniquement virtuelle ou stockée sur un support numérique qu'elle revêt dans ses formes actuelles¹³.

- 20 Parallèlement, il faut souligner, comme trait de caractère à part entière du capitalisme, la capacité à commercialiser sans cesse de nouveaux produits et de nouvelles prestations. La commercialisation s'appelle, dans de nombreux domaines, « arbitrage », autrement dit renvoie au fait d'exploiter des différences au niveau de la marchandisation des produits et des prestations dans l'espace, s'il y a des différences régionales au niveau des prix ou bien si un prix n'existe que dans l'espace de vente. La « marchandisation » est certes alimentée par la capitalisation, mais elle constitue une force d'expansion à part entière du capitalisme. Cela est vrai, en particulier, non seulement parce qu'elle concerne des produits et des services marchands au sens traditionnel du terme, mais aussi parce qu'elle tend à traverser, au sein des sociétés modernes, chaque domaine de la vie et ainsi l'ensemble des relations sociales. Cela montre à quel point le capitalisme et la commercialisation vont étroitement de pair et que l'argument qui consiste à reconnaître le primat de la mise en place d'une économie de marché sur l'industrialisation, en particulier dans le cas de l'Angleterre, est tout à fait pertinent. Il n'y a finalement pas eu de capitalisme sans industrialisation, mais cela est parfaitement possible, sous la forme qu'il a acquis, sur le plan régional (à l'échelle globale). Même dans les territoires allemands, la commercialisation capitaliste a précédé dans le temps la concentration de la production – il n'est que de rappeler ce qu'on appelle les « régions proto-industrielles », au sein desquelles ce n'est toutefois pas toujours l'industrialisation par des usines qui s'est produite, mais, parfois, une « réagrarisation » marquée. Et pour ce qui est des tendances de développement prétendument linéaires du capitalisme, il conviendrait ainsi de souligner que, de nos jours, la « désindustrialisation » peut être considérée comme une bonne affaire capitaliste, tout comme, à l'inverse, peuvent fleurir des entreprises « sans activité propre », qui ne produisent et ne commercialisent pour une large part que des produits virtuels, à l'instar des produits financiers dérivés.
- 21 Le mot-clé « créativité » évoque le rôle du savoir dans le capitalisme contemporain. L'attention se porte alors sur les opérations réalisées sur le marché ou les attentes prévisionnelles qui motivent les transactions boursières, les marchés à terme et les autres activités économiques et ne constituent rien d'autre que des paris extrêmement coûteux – une initiative tournée par nature vers l'avenir. Mais la « créativité » désigne aussi le besoin d'innovation, c'est-à-dire, au fond, la transformation des attentes liées

au marché en activités qui se déroulent dans la sphère de la production, que l'on cherche systématiquement à créer de nouvelles gammes de produits (recherche et développement), à améliorer les procédés et les processus de fabrication selon des critères d'augmentation de la productivité et surtout de réduction des coûts, ou bien que l'on tente d'optimiser l'organisation de l'entité économique « entreprise ». La « créativité » est en particulier tout à fait centrale en termes de savoir-faire liés aux procédés, de connaissance du produit et d'habileté des employés. La particularité du capitalisme réside en ce qu'il peut s'adjuger ces potentialités à travers la marchandisation, l'acquisition des fruits du travail des employés grâce au paiement du salaire. Ce n'est pas par hasard que les brevets déposés par les spécialistes « maison » sont la propriété de l'entreprise¹⁴.

- 22 La « concurrence » (*competition*) est une catégorie plus délicate, et tout se passe comme si même un sociologue critique du marché aussi aguerri que Jens Beckert succombait quelque peu à l'illusion d'un « marché » certes dynamique mais harmonieux. Je considère tout d'abord le « marché » comme une variable idéologique dans l'arsenal théorique développé notamment par l'économie néo-classique, qui entretient le mythe d'un équilibre, en principe possible, entre l'offre et la demande. Dans l'économie réelle, une situation de marché « véritable », censée désigner une concurrence pacifique et transparente pour tous les participants, mettant aux prises de nombreux concurrents, ainsi que la « main invisible » d'un « ordre du monde » stable (Max Weber)^a, est une fiction, dont la réalisation ponctuelle, dans le temps ou dans l'espace, ne peut tout au plus être identifiée que rétrospectivement. Aux yeux des offreurs placés en concurrence, les situations de concurrence apparaissent au contraire comme une lutte pour la survie. Ils ne peuvent guère se soucier de conditions de marché équitables et pacifiques, s'ils doivent craindre de succomber à la concurrence. Ils peuvent certes améliorer leur position concurrentielle précisément grâce aux autres « vertus » du capitalisme, à travers les innovations en matière de produits, une meilleure organisation, une augmentation de la productivité ou une baisse des coûts. Mais il n'est pas rare qu'ils recourent aussi à des mesures de lutte directes contre des offreurs concurrents – depuis l'OPA hostile ou la contestation de brevets, la mise en place de normes et l'espionnage industriel, la publicité comparative, le débauchage de détenteurs de connaissances, jusqu'à la corruption et le lobbyisme, tout ce qui est permis dans les limites du cadre politique et juridique –, dans l'objectif clairement affiché, non de choyer, mais d'écarter les concurrents. Il convient, une bonne fois pour toutes, de prendre acte du fait que, au sein du capitalisme, la majeure partie des créations d'entreprises échouent tôt ou tard. Peu d'entreprises survivent, surtout si elles ne changent pas, au-delà de la durée d'un ou deux cycles intermédiaires, et plus rares encore sont celles qui atteignent une ancienneté témoignant du maintien d'une activité prospère sur plusieurs générations.
- 23 D'un point de vue sociologique, la « concurrence » constitue donc davantage un duel – Max Weber avait explicitement fait de la « lutte de marché » une sous-catégorie de sa catégorie sociologique fondamentale de la « lutte » –, ou bien un affrontement à plusieurs, s'il y a de nombreux offreurs, qui est mené pour une part de manière directe, en ce qu'elle vise à causer du tort au(x) concurrent(s), mais aussi, pour une plus large part, de manière indirecte, en ce que l'on fait appel ou bien que l'on soumet une offre à un tiers : le ou les client(s), ainsi que d'autres destinataires, comme les médias, les groupes de pression ou l'État¹⁵. Bien qu'aucun conflit structurel ne sous-tende la « lutte de marché » – ce en quoi elle se distingue notamment des affrontements violents –, on

peut se représenter les acteurs du marché, du point de vue des concurrents aux prises, non comme les partenaires amicaux d'une rencontre sportive de gala, mais bien plutôt comme des adversaires en lutte pour leur propre existence, volontiers prêts à accepter la chute d'un concurrent, quand ils ne la visent pas eux-mêmes directement. Du côté de l'offre, la recherche du monopole est constitutive des acteurs économiques dans le monde capitaliste moderne. Les « marchés » non-régulés, comme le marché noir du crime organisé, qui organise en effet essentiellement des activités économiques illégales, peuvent offrir pour cette raison un matériel d'analyse intéressant, si on les appréhende sans aucune réticence d'ordre moral. Ainsi, les syndicats de l'alcool, au temps de la prohibition américaine, tenaient tous à la mise en place de monopoles régionaux pour leur offre de produits, qu'ils étendaient ensuite ou défendaient dans leurs territoires par des moyens violents¹⁶. Dans la réalité d'aujourd'hui également, du reste, la frontière entre la légalité et l'illégalité est mouvante, et elle peut être aisément franchie, tant que cela profite aux affaires et que la politique ou la justice, en tant que seules instances régulatrices, ne le découvrent pas. Même les ententes conclues entre concurrents, comme par exemple les cartels, sont dénuées de toute courtoisie interne et ne constituent au fond que des abris temporaires pour doter les concurrents, après une dénonciation généralement prévisible des accords conclus sur les prix ou sur les quantités, d'un avantage qui peut le cas échéant coûter la vie aux autres entreprises. Seule la concurrence, conçue comme la lutte engagée entre les offreurs, et non la fiction d'un « marché » équitable, pacifique, transparent – et si possible stable –, qui posséderait un peu de l'esthétique du programme libre en patinage artistique, introduit l'élément dynamique de « compétition » (*competition*) dans le capitalisme. Il s'agit de luttes pour la survie, dans lesquelles la plupart échouent, non sans avoir apporté leurs coûteuses consommations intermédiaires, que la société s'approprie sans dire merci. Elles accroissent elles aussi le PIB, comme on le disait autrefois, et participent de la dynamique inhérente au capitalisme.

IV. Amorces empiriques

- 24 Le reformatage praxéologique d'une histoire du capitalisme, capable de le saisir dans son historicité radicale tout en ambitionnant d'analyser ses mécanismes d'action fondamentaux, fait face à une tâche non négligeable. Les contributions empiriques telles que celles réunies dans le dossier thématique de la revue *Mittelweg* 36 « Pratiques du capitalisme » (« Praktiken des Kapitalismus »)^b offrent des amorces extrêmement intéressantes, qui peuvent nous ouvrir une perspective pour développer, dans la suite de notre propos, une analyse praxéologique du capitalisme à nouveau centrée sur la notion de système.
- 25 Les remarques de Paul Franke^c sur le « capitalisme casino » nous permettent d'aborder plus avant la question de savoir dans quelle mesure des pratiques capitalistes centrales comme les jeux qui comportent des paris ont été transformées, par l'institutionnalisation des casinos, en une forme d'épure, dans laquelle l'organisation capitaliste de l'industrie du jeu – « la banque gagne toujours » – et la nature des jeux de hasard qu'elle exploite se reflètent mutuellement. Malheureusement, il envisage exclusivement, dans sa contribution, l'organisation du casino en tant qu'entreprise capitaliste, ce qui malgré tout ouvre déjà une multitude de perspectives. Il s'agit bien, en effet, de réduire par la spéculation les risques liés à des engagements financiers, en

créant sur le plan institutionnel, par le regroupement organisationnel des activités, une probabilité de gain structurelle et statistique favorable à la « banque ». Mais il pourrait être plus intéressant de savoir, pour le thème général qui nous concerne, si les pratiques de jeu ont changé au cours de ce processus, autrement dit si le poker et le blackjack, en tant que type de jeu de cartes fondé sur la spéculation et l'investissement, ont gagné du terrain, cependant que la roulette, conventionnellement jugée aristocratique, était désormais infiltrée par des joueurs appliquant un « système ». La fiction d'une prévisibilité des résultats futurs, dans le seul objectif d'un gain pécuniaire, reproduirait dans une certaine mesure, sur le plan symbolique, les valeurs du capitalisme, tout à fait dans l'esprit de l'approche formulée en termes d'« économie mimétique », telle qu'elle est par exemple développée, à l'heure actuelle, à l'Université de Zurich.

- 26 La contribution de Veronika Settele^d est un modèle du genre pour la problématique liée aux résistances auxquelles peuvent se heurter les pratiques capitalistes, qui décident de savoir si un dispositif de production mis au point est effectivement pénétré de capitalisme (marchandisé) ou bien seulement « colonisé » par lui, c'est-à-dire rattaché au marché, mais de manière à ce qu'il ne soit que légèrement modifié dans sa substance. La vache « têtue comme une bête » apparaît ici comme un frein à la capitalisation généralisée de l'étable, bien que celle-ci progresse largement dans l'espace considéré. *D'une part*, cette étude de cas aboutie souligne les résistances structurelles des systèmes de production établis à la conversion tout à fait radicale à des logiques capitalistes, telles qu'elles se manifestent aussi, avec le recul de l'histoire, pour les types d'activités artisanales et industrielles les plus divers. Ce constat doit être impérativement approfondi de manière systématique comme objet d'une analyse historique du capitalisme d'ordre praxéologique. *D'autre part*, cet exemple de cas rappelle les opportunités et les limites offertes par la théorie de l'acteur-réseau, développée par exemple à la suite de Bruno Latour, dans le cadre d'une perspective d'analyse praxéologique. Puisque l'acteur humain, dans une perspective d'ordre praxéologique, est de toute façon déjà décentralisé, dans son corps, dans ses mouvements et ses réflexions, tout comme dans son rapport à des artefacts matériels, pour être finalement reconstruit comme des formes de subjectivité historiquement concrètes, la revalorisation aveugle des « actants » non-humains aboutit à la dilution de toute distinction entre l'*agency* humaine et les autres *agencies*. Veronika Settele esquisse de manière convaincante les raisons pour lesquelles il convient d'éviter le développement de cette tendance et à tout le moins de souligner les ambitions globales de la théorie de l'acteur-réseau, en distinguant clairement l'*agency* – dans les faits potentielle – de la vache, en tant qu'être vivant, et le mécanisme automatique inanimé de la machine à traire. D'un point de vue praxéologique, on peut selon moi tout à fait accorder aux êtres animés un statut d'acteurs, en ce qu'ils sont d'une manière ou d'une autre subjectivement proactif, tandis que tous les artefacts ont certes le pouvoir de s'orienter vers une utilisation spécifiquement réduite, mais ne possèdent pas encore – à ce jour, du moins – la faculté d'initiative personnelle qui est prépondérante dans le monde moderne.
- 27 Pour terminer, la contribution de nature socio-ethnographique de Stefan Laube^e sur les pratiques quotidiennes d'opérateurs au sein du commerce institutionnalisé de produits dérivés financiers ouvre une perspective tout simplement extraordinaire sur divers modèles concrets de capitalisme véritable et pour ainsi dire « pur ». De la description très dense proposée par Laube, qui fait écho aux conclusions de Karin Knorr-Cetina sur

les traders dans le contexte du marché des devises, on peut tirer des observations capables d'éclairer la manière dont mêmes des pratiques principalement mentales sont largement extériorisées de manière « incarnée » et ainsi, parallèlement aux séquences d'actions concrètes, matériellement reléguées du côté des sujets qui agissent, ce qui permet dans le même temps la reconnaissance symbolique dans le contexte des processus d'intégration propres à la salle des marchés : pour être accepté comme trader parmi les traders, il faut que les emportements occasionnés par des baisses de cours ne soient pas considérés comme des signes de défaillance. Sur le plan subjectif, les affects produits lorsqu'ils surviennent peuvent probablement être interprétés comme l'expression d'une *maestria*, qui sublime en compétence le nécessaire décalage entre le savoir-faire analytique des acteurs et le fait que leur activité, le « placement » de « positions », revêt en fin de compte l'aspect d'un jeu de paris ou de hasard, dans une spectaculaire montée d'adrénaline, comparable dans son intensité à celle qu'éprouvent plutôt, généralement, les pilotes d'essai (en cas de défaillance de leurs engins), les chirurgiens lors d'une opération à cœur ouvert ou les soldats (dans la situation humaine exceptionnelle de l'affrontement armé) – en règle générale, sans la communiquer aussi soudainement à leur entourage direct.

- 28 Toutefois, les perspectives que l'on peut dégager de ces descriptions des acrobates de la finance peuvent conduire plus loin, pour comprendre quelles représentations du « marché » circulent dans les sociétés d'économie capitaliste, comment elles se renouvellent sans cesse à travers les pratiques et comment, lorsque ces représentations imaginaires se traduisent dans des actes comportant des implications concrètes et matérielles, elles produisent ainsi, un peu comme dans l'idée de « prophétie auto-réalisatrice » (*self-fulfilling prophecy*), des réalités postmentales. Dans le capitalisme, le « marché » pourrait ainsi apparaître comme une entité imaginaire, qui ne coïncide aucunement avec des institutions et des organisations concrètes. Il constituerait à cet égard un espace imaginaire, vers lequel s'orientent cependant des flux d'actions produisant des effets qui ne correspondent pas nécessairement au résultat visé par ceux qui en sont à l'origine. Si les « marchés », au moment où émerge le concept, étaient des lieux physiques, dans lesquels non seulement offreurs et demandeurs se rencontraient *face-to-face* (marchés hebdomadaires, kermesses, foires, droit d'étape, bourses des matières premières), mais où les biens échangés étaient également présents physiquement – comme c'est encore le cas aujourd'hui sur les marchés et dans les marchés de gros, ainsi que dans certaines bourses de marchandises –, le « marché » capitaliste est en grande partie devenu virtuel. Il s'est mué en une entité dépourvue de limites dans l'espace et dans le temps, qui revêt actuellement la forme d'une chimère, d'un fétiche. Dans les transactions sur les produits dérivés tout comme sur les devises, les acteurs n'évoluent pas « sur », mais « dans » les marchés. Et leur « évolution » revêt à ce point une forme purement virtuelle que les traders doivent tout simplement affecter des réactions physiques de substitution, leur permettant d'évacuer l'extrême tension présente sur leur lieu de travail, qui les enchaîne à une place qui n'a plus rien à voir avec un « marché » traditionnel, mais qui évoque bien plutôt le cockpit d'un avion de chasse. Il n'est donc pas surprenant que les acteurs perçoivent le « marché » comme un adversaire en chair et en os – comme dans le cadre d'un face-à-face avec un autre négociant, avec lequel on entre en affaires.
- 29 Cette perception est bien sûr dirigée vers une batterie d'écrans d'ordinateurs, qui ne réunissent visuellement, sur des écrans divisés, rien d'autre que des bandeaux d'information et des représentations graphiques de divers indicateurs – issus de

sources fiables : c'est ainsi que *Reuters* réalise aujourd'hui une grande partie de son profit. Le « marché » devient ainsi un agrégat de quelques signaux d'information anonymes. Les traders, pourtant, par de simples mouvements de doigts ou de mains, à peine perceptibles à travers l'observation participante, peuvent exercer une influence effective sur les indices – c'est du moins ainsi qu'ils conçoivent leur activité. Si la « salle des marchés » (*trading room*) que décrit Stefan Laube s'apparente davantage à un vaste bureau à cloisons et ainsi, du point de vue de l'impression spatiale dégagée, à un bâtiment bureaucratique, les traders individuels agissent comme des sujets autonomes et actifs « dans » quelque chose d'extérieur, qu'ils désignent comme le « marché ». Dans leur esprit, ils se trouvent donc « sur » un marché matériellement concret, où l'on rencontre physiquement son interlocuteur. Les bourses de marchandises, puis les bourses de marchandises à terme et enfin les bourses de valeurs étaient encore au XIX^e siècle et durant une large partie du XX^e siècle des lieux où l'on se rencontrait personnellement, même si les marchandises que l'on échangeait n'étaient plus physiquement présentes lors des transactions. Jusque dans les années 1990, par exemple, la Bourse de Londres, à travers la stricte séparation observée entre *brokers* et *jobbers*, et Wall Street, où l'on pouvait distinguer les opérateurs grâce à leurs vestes de couleurs vives, imitaient un marché classique, ce qui correspondait naturellement à une totale virtualisation symbolique. Il conviendrait de remonter ici dans l'histoire pour identifier, selon les époques, les pratiques équivalentes. Même après que l'informatisation du commerce eut parachevé ce processus de virtualisation, la Bourse de Francfort a conçu le design de son « parquet » (*floor*) sur le modèle des étals de marché, bien qu'offres et demandeurs ne s'y rencontrent plus du tout physiquement et que l'atmosphère chaleureuse des étals de marché soit censée être produite par des phalanges d'écrans d'ordinateurs, disposés en cercle – à la différence des phalanges grecques –, à la manière de formations en hérisson habillées de blanc, comparables à des étals modernistes sur un marché de Noël, mais sans le vin chaud.

- 30 Ces remarques nous conduisent à porter notre attention sur le caractère médiatique des pratiques capitalistes. La question se pose de savoir dans quelle mesure les pratiques médiatiques jouent un rôle de plus en plus central dans la réalisation virtuelle de possibilités d'action imaginaires ou dans l'orientation vers des fictions qui déterminent l'action que nous venons de décrire. Dans la contribution de Stefan Laube ainsi que, surtout, dans les constats de Karin Knorr-Cetina, cela me paraît évident, mais il semble aussi que cela ait besoin d'être systématisé sur le plan historique. On a l'impression que le développement des médias, à travers la mise en œuvre de moyens de diffusion qui rendent techniquement possible une information de masse, a été au cours de ce processus plus qu'un simple instrument. Là se cache peut-être une logique spécifique de valorisation capitaliste. La virtualisation par les médias de concepts tels que le « marché » a d'abord été le produit de la diffusion par écrit d'informations sur le marché (notamment par les premières agences d'évaluation du marché) à travers leur publication dans des organes papier, puis à travers la transmission des cours de la bourse grâce au télégraphe, depuis le télex dans les années 1920 (avec le célèbre *ticker tape*) jusqu'aux indices sur les ordinateurs. D'une part, il s'agissait toujours de faire passer la diffusion d'informations d'une communication bilatérale ou réduite à un réseau limité à une communication « scopique » (Karin Knorr-Cetina), c'est-à-dire à la transmission d'une information rayonnant dans toutes les directions, qui ne s'adressait plus à des destinataires précis, mais s'orientait vers le public anonyme des personnes intéressées¹⁷. D'autre part, la tendance historique paraît ainsi s'être orientée vers une

accélération de la transmission de l'information, qui a ensuite rendu possible une accélération du traitement de l'information. L'objectif ultime du temps réel, aujourd'hui presque atteint mais en définitive inaccessible, représente ainsi la quête en fin de compte fantasmagorique d'une réduction des franges d'incertitude au sein d'un capitalisme qui spéculait nécessairement sur le temps. Les phénomènes que nous venons de nommer sont des stratégies de traitement dont le but est de raccourcir les délais d'information pour augmenter la capacité de réaction propre. Jusqu'à présent, le résultat consiste pourtant en un essoufflement et une nervosité des « marchés », à l'heure où la transformation numérique en algorithmes accroît tout au plus la vitesse de réaction, tandis que la marge d'action diminue considérablement, ce qui renforce par conséquent les effets procycliques. Il reste donc beaucoup à faire pour les historiens et les historiennes sensibles à l'approche praxéologique.

BIBLIOGRAPHIE

- Beckert, J. (2013) : « Capitalism as a System of Expectations: Towards a Sociological Microfoundation of Political Economy », *Politics and Society*, 41, p. 323-350.
- Beckert, J. (2016) : *Imagined Futures. Fictional Expectations and Capitalist Dynamics*, Cambridge (Mass.) / Londres.
- Fraser, N. (2014) : « Behind Marx's Hidden Abode. For an Expanded Conception of Capitalism », *New Left Review*, 86, p. 55-72.
- Haasis, L. / Rieske, C. (éd.) (2015) : *Historische Praxeologie. Dimensionen vergangenen Handelns*, Paderborn.
- Kirchhoff, T. (éd.) (2015) : *Konkurrenz: Historische, strukturelle und normative Perspektiven*, Bielefeld.
- Knorr-Cetina, K. / Preda, A. (2007) : « The Temporalization of Financial Markets: From Network to Flow », *Theory, Culture & Society*, 24, p. 116-138.
- Kocka, J. / van der Linden, M. (éd.) (2016) : *Capitalism. The Reemergence of a Historical Concept*, Londres / New York.
- Lenger, F. (2016) : « Die neue Kapitalismusgeschichte. Ein Forschungsbericht als Einleitung », *Archiv für Sozialgeschichte*, 56, p. 1-36.
- Marx, K. (1981) : *Das Kapital*, vol. 2 (= *Marx-Engels-Werke*, vol. 24), Berlin (RDA).
- Sahr, A. (2017) : *Das Versprechen des Geldes. Eine Praxistheorie des Kredits*, Hambourg.
- Simmel, G. (1908) : *Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, Leipzig.
- Streeck, W. (2012) : « How to Study Contemporary Capitalism? », *European Journal of Sociology*, 53, p. 1-28.
- Suter, M. (2016) : *Rechtsbetrieb. Schulden und Vollstreckung im liberalen Kapitalismus 1800-1900*, Constance.

Welskopp, T. (1997) : « Der Mensch und die Verhältnisse. "Handeln" und "Struktur" bei Max Weber und Anthony Giddens », in : Mergel, T. / Welskopp, T. (éd.) : *Geschichte zwischen Kultur und Gesellschaft. Beiträge zur Theoriedebatte*, Munich, p. 39-70.

Welskopp, T. (2000) : *Das Banner der Brüderlichkeit. Die deutsche Sozialdemokratie vom Vormärz bis zum Sozialistengesetz*, Berlin.

Welskopp, T. (2007) : « "Die im Dunkeln sieht man nicht": Systematische Überlegungen zu Netzwerken der Organisierten Kriminalität am Beispiel der amerikanischen Alkoholsyndikate der Prohibitionszeit », in : Berghoff, H. / Sydow, J. (éd.) (2007) : *Unternehmerische Netzwerke. Eine historische Organisationsform mit Zukunft?*, Stuttgart, p. 291-317.

Welskopp, T. (2010) : *Amerikas große Ernüchterung. Eine Kulturgeschichte der Prohibition*, Paderborn.

Welskopp, T. (2015a) : « Bewegungsdrang. Prozess und Dynamik in der Geschichte », in : Schützeichel, R. / Jordan, S. (éd.) : *Prozesse. Formen, Dynamiken, Erklärungen*, Wiesbaden, p. 189-213.

Welskopp, T. (2015b) : « Produktion als soziale Praxis. Praxeologische Perspektiven auf die Geschichte betrieblicher Arbeitsbeziehungen », in : Andresen, K. / Kuhnhenne, M. / Mittag, J. / Platz, J. (éd.) : *Der Betrieb als sozialer und politischer Ort. Studien zu Praktiken und Diskursen in den Arbeitswelten des 20. Jahrhunderts*, Bonn, p. 29-52.

Werron, T. (2014) : « Wettbewerb als historischer Begriff », in : Jessen, R. (éd.) : *Konkurrenz in der Geschichte. Praktiken, Werte, Institutionalisierungen*, Francfort-sur-le-Main / New York, p. 59-93.

NOTES

1. Kocka / van der Linden (2016).
2. Fraser (2014), p. 55.
3. Lenger (2016), p. 1-36.
4. Welskopp (2015a), p. 189-213.
5. Welskopp (2000), p. 626 et suiv.
6. Voir par exemple, dans cette perspective absolument prétentieuse, Haasis / Rieske (2015).
7. Welskopp (2015b).
8. Streeck (2012).
9. Beckert (2016).
10. Marx (1981), p. 322 et suiv.
11. Beckert (2013), en part. p. 323 et p. 327 et suiv.
12. Suter (2016).
13. Sahr (2017).
14. Beckert (2013), p. 330.
- a. Max Weber, dans le chapitre *Marktvergesellschaftung* de *Économie et société* (MWG I/22-1 : *Gemeinschaften*, p. 194) : « La communautisation par l'usage de la monnaie est l'antithèse caractéristique de toute sociétisation par un ordre réglementaire rationnellement conclu par un pacte ou imposé. Son action communautisante passe par les relations d'intérêts réels entre des individus, actuels et potentiels, intéressés au marché et au paiement, si bien que, lorsqu'elle est pleinement développée, son résultat, à savoir ce que l'on appelle l'économie monétaire, qui est de nature très spécifique, se présente comme si l'on avait créé un ordre réglementaire ayant pour but de produire ce résultat. » ; passage traduit par C. Colliot-Thélène et E. Kaufmann dont la nouvelle traduction du chapitre « Communautés » paraîtra en 2018. Cf. aussi la justification de la lourdeur de la formulation « als ob » (« comme si ») par Weber dans WuG 544 = MWS I/22-4, p. 5 = La domination (trad. Kalinowski p. 50). [N.d.l.R.].

15. Welskopp (1997), p. 53. Sur la figure du « tiers », voir la référence classique de Simmel (1908), notamment p. 247-306 et p. 423-425 ; Kirchhoff (2015) ; Werron (2014).
16. Welskopp (2007) ; Welskopp (2010).
- b. L’auteur se réfère dans la suite à différentes contributions publiées dans le numéro thématique « Praktiken des Kapitalismus » de la revue *Mittelweg* 36 (vol. 26 (1), 2017). [N.d.l.R.].
- c. Franke, P. : « Kasinokapitalismus. Monte Carlo im 19. Und 20. Jahrhundert », *Mittelweg* 36, vol. 26, 2017, p. 25-43. [N.d.l.R.].
- d. Settele, V. : « Mensch, Kuh, Maschine. Kapitalismus im westdeutschen Kuhstall, 1950-1980 », *Mittelweg* 36, vol. 26, 2017, p. 44-65. [N.d.l.R.].
- e. Laube, S. : « « Dax ! Der Dax ! Hooooi ! ». Zur praxeologischen Fundierung finanzkapitalistischer Dynamik », *Mittelweg* 36, vol. 26, 2017, p. 66-80. [N.d.l.R.].
17. Knorr-Cetina / Preda (2007).
-

INDEX

Mots-clés : capitalisme, historicisation, praxéologie

Schlüsselwörter : Kapitalismus, Historisierung, Praxeologie

AUTEURS

THOMAS WELSKOPP

Thomas Welskopp est professeur d'histoire à l'Université de Bielefeld. Pour plus d'informations voir la notice suivante.